

Café de la paix, 7rue Très-cloîtres

jeudi 11 avril 18-20h

(Cycle sur l'imaginaire de la paix 3ème café sur 4)

La régulation de l'imaginaire de la paix

Pour lutter contre un monde ensanglanté ne faut-il pas faire un inventaire des prises qui permettent de lutter contre l'imaginaire de la violence ?

I) la violence de l'histoire

On doit être réaliste¹ : La société n'est pas qu'une somme de consciences toujours prêtes pour la paix et le bonheur

« Les événements rendaient toujours moins probable le maintien de la paix. Comment avons-nous pu attendre si longtemps pour nous résoudre à la guerre ? Nous n'arrivons plus à comprendre que certains d'entre nous aient accepté Munich comme une occasion d'éprouver la bonne volonté allemande. C'est que nous ne nous guidions pas sur les faits. Nous avions secrètement résolu d'ignorer la violence et le malheur comme éléments de l'histoire, parce que nous vivions dans un pays trop heureux et trop faible pour les envisager. Nous méfions des faits, c'était même devenu un devoir pour nous. On nous avait appris que les guerres naissent de malentendus qui peuvent être dissipés et de hasard qui peuvent être conjurés à force de patience et de courage. Nous avions autour de nous une vieille école où des générations de professeurs socialistes s'étaient formées. Ils avaient subi la guerre de 1914 et leurs noms étaient inscrits par promotions entières sur le monument aux morts. Mais nous avions appris que les monuments aux morts sont impies parce qu'ils transforment les victimes en héros. On nous invitait à révoquer en doute l'histoire déjà faite, à retrouver le moment où la guerre de Troie pouvait encore n'avoir pas lieu et où la liberté pouvait encore, d'un seul geste, faire éclater les fatalités extérieures. Cette philosophie optimiste, qui réduisait la société humaine à une somme de consciences toujours prêtes pour la paix et le bonheur, c'était en fait la philosophie d'une nation difficilement victorieuse, une compensation dans l'imaginaire des souvenirs de 1914. Nous savions que des camps de concentration existaient, que les juifs étaient persécutés, mais ces certitudes appartenaient à l'univers de la pensée. Nous ne vivions pas encore en présence de la cruauté et de la mort, nous n'avions jamais été mis dans

¹ Le pacifisme d'Alain, qui a été étudiée lors du précédent café, repose sur la confiance dans la raison et une théorie des passions liée à l'irritation source des excès

J'ai appris que tout pouvoir pense continuellement à se conserver, à s'affirmer, à s'étendre, et que cette passion de gouverner est sans doute la source de tous les maux humains. Non que l'esclave en devienne plus mauvais ; tout au contraire, il apprend à dominer les vifs mouvements de l'orgueil, et il s'approche malgré lui de l'heureuse égalité. Mais c'est le maître qui devient méchant par l'exercice du pouvoir absolu. Méchant d'abord parce qu'il prend ses inférieurs comme instruments et outils. Méchant enfin par la colère, qui lui gâte l'estomac. Et selon mon opinion tous les sentiments guerriers viennent d'ambition, non de haine ; jusqu'au plus haut degré du pouvoir, qui se trouverait être bientôt le plus haut degré de dépendance, si la guerre et la menace de guerre n'imposaient une obéissance sans discussion. En sorte que tout pouvoir aime la guerre, la cherche, l'annonce et la prolonge, par un instinct sûr et par une prédilection qui lui rend toute sagesse odieuse. Autrefois, je voulais conclure, trop vite, qu'il faut être assuré de la paix pour diminuer les pouvoirs. Maintenant, mieux instruit par l'expérience de l'esclave, je dis qu'il faut réduire énergiquement les pouvoirs de toute espèce, quels que soient les inconvénients secondaires, si l'on veut la paix. » Alain Mars ou la guerre jugée p142

*l'alternative de les subir ou de les affronter. Au-delà de ce jardin si calme où le jet d'eau bruissait depuis toujours et pour toujours, nous avions cet autre jardin qui nous attendait pour les vacances de 39, la France des voyages à pied et des auberges de la jeunesse, qui allait de soi, pensions-nous, comme la terre elle-même. Nous habitions un certain lieu de paix, d'expérience et de liberté, formé par une réunion de circonstances exceptionnelles, et nous ne savions pas que ce fût là un sol à défendre, nous pensions que c'était le lot naturel des hommes. Même ceux d'entre nous qui, mieux informés par leurs voyages, sensibilisés au nazisme par leur naissance ou enfin déjà pourvus d'une philosophie plus exacte, ne séparaient plus leur sort personnel de l'histoire européenne, même ceux-là ne savaient pas à quel point ils avaient raison. Nous discussions avec eux en les raccompagnant, nous faisons valoir des objections : les dés ne sont pas jetés, l'histoire n'est pas écrite. Et ils nous répondaient sur le ton de la conversation. Habités depuis notre enfance à manier la liberté et à vivre une vie personnelle, comment aurions-nous su que c'était là des acquisitions difficiles, comment aurions-nous appris à engager notre liberté pour la conserver ? Nous étions des consciences nues en face du monde. Comme aurions-nous su que cet individualisme et cet universalisme avaient leur place sur la carte ? Ce qui rend pour nous inconcevable notre paysage de 1939 et met définitivement hors de nos prises, c'est justement que nous n'en avons pas conscience comme d'un paysage. Nous vivions dans le monde, aussi près de Platon que de Heidegger, des Chinois que des Français (en réalité aussi loin des uns que des autres). Nous ne savions pas que c'était là vivre en paix, vivre en France, et dans un certain État du monde. » Merleau Ponty, *Sens et non Sens*, « La guerre a eu lieu », p.245*

II) l'indignation devant la souffrance

De la colère à l'accusation

Face au spectacle d'un malheureux souffrant au loin, que peut faire un spectateur, condamné - au moins dans l'immédiat - à l'inaction, mais moralement bien disposé ? Il peut s'en indigner. L'entrée dans l'indignation passe bien par la pitié car, si l'on est sans pitié, pourquoi faudrait-il s'indigner (et de même, la révolte de celui qui se juge offensé passe par la pitié envers soi-même, ce qui contribue à expliquer les contraintes qui pèsent sur son expression publique). Mais dans l'indignation, la pitié est transformée. Elle ne demeure pas désarmée et, par conséquent, impuissante, mais se dote des armes de la colère. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'elle pointe vers l'action puisque la colère, qui est, on l'a vu, une émotion d'acteur, prépare ou - pourrait-on dire, dans une thématique sartrienne qui dénonce la mauvaise foi émotionnelle - simule l'engagement dans une situation où elle pourrait s'accomplir en actes. Quelle serait leur nature ? Bien évidemment, de l'ordre de la violence. Mais à distance et, par conséquent, hors de tout contact physique, cette violence est condamnée à demeurer langagière. L'acte de parole qui la manifeste est une accusation.

Ce n'est évidemment pas au malheureux lui-même qu'elle s'adresse. La transformation de la pitié en indignation suppose précisément une réorientation de l'attention, qui se détourne de la considération déprimante du malheureux et de ses souffrances pour aller chercher un persécuteur et se centrer sur lui. C'est en cela qu'on peut la dire stimulante. C'est donc bien, en suivant le modèle tracé par Adam Smith, lorsque le spectateur sympathise avec le malheureux en tant qu'il est en proie au ressentiment, qu'il peut accéder à l'indignation.[...]

L'identification du persécuteur

Dans l'indignation, une première question se propose donc au spectateur : celle du remplissement de la place du persécuteur. Trois possibilités se présentent. Un persécuteur peut être proposé au spectateur. C'est le cas, par exemple, de deux photographies, tristement

célèbres, étudiées par Vicky Goldberg dans l'ouvrage - The Power of Photography - qu'elle a consacré à l'histoire de quelques-unes des images photographiques qui ont exercé une force politique au XIXe et au XXe siècle aux États Unis. La première représente des enfants vietnamiens que poussent devant eux des soldats américains. La seconde un prisonnier abattu à bout portant par le chef de la police de Saigon durant l'offensive du Têt. Le spectateur peut évidemment rejeter la proposition d'engagement qui lui est faite et se refuser à l'indignation. Mais il doit alors porter la charge d'une contre-proposition (par exemple en dénonçant ces images comme « images de propagande » ou, ce qui suppose de pousser plus loin la démonstration, en cherchant à prouver qu'elles ont été « trafiquées »).

Deuxième possibilité : le spectateur doit identifier le persécuteur ou le sélectionner parmi plusieurs candidats possibles. Une troisième possibilité se présente lorsque cette opération échoue et qu'il s'avère impossible d'établir, pour une durée suffisante, un agent clairement identifié dans la place du persécuteur. Un trop grand nombre de candidats se présentent ; aucun ne fait vraiment l'affaire ; les rôles de malheureux et de persécuteur s'échangent constamment, etc.[...].

La topique de la dénonciation

Comme tout spectateur dans le cadre d'une politique de la pitié, le spectateur indigné doit partir d'une position de non-engagement. Pour valoir en toute généralité, son engagement ne doit pas être dicté par des intérêts personnels ou de groupe. Il doit donc se montrer libre de tout préjugé envers le persécuteur désigné et, particulièrement, de tout investissement négatif de leur relation, cela afin de ne pas être accusé dans l'acte d'accusation actuel la rémanence d'une querelle antérieure

L Boltanski, *la souffrance à distance*, folio p114-16

III l'action non violente

Grace à l'espace public deux modèles d'action non violente : la conversion de l'adversaire, la non coopération collective.

« Le combat sans armes vise enfin à « médiatiser » l'affrontement, c'est-à-dire à susciter la constitution d'un « tiers » qui appuie sa cause. Il cherche en effet à s'adresser à l'extérieur pour « ouvrir » la relation dominants/dominés en prenant pour témoin et, si possible, pour soutien ce qu'on appelle l'opinion publique, au sens positif que lui donnait Gabriel Tarde : celui d'un contre-pouvoir ». Alors que la violence effraie l'opinion, un des buts de l'action non violente est de forcer sa sympathie. C'est pourquoi ce type de résistance veut faire sa place à l'humour, lequel est une manière de se protéger contre les abus de la tyrannie. C'est aussi pourquoi l'usage des médias est pensé comme une clé du succès de ce type de résistance. Les dissidents et résistants est-européens y ont largement fait recours pour sortir du huis clos totalitaire 2. Il s'agit donc de donner force à ce que Habermas appelle la « publicité critique » comme moyen de transformation de l'espace public. La résistance civile est alors ce processus même de conquête de la parole, synonyme de conquête de liberté. Mais cet accord apparent sur ces trois axes masque lui-même des divergences importantes sur la manière de penser le changement social et politique. Pour R. Bondurant, J. Gregg et d'autres auteurs très influencés par Gandhi, le mécanisme fondamental du changement repose sur la conversion de l'adversaire. Selon eux, la figure morale du combattant non violent et son acceptation de la souffrance face à la répression sont de nature à susciter la compassion chez l'adversaire et donc à l'amener à changer son attitude. Une telle position est jugée idéaliste par d'autres auteurs, à commencer par Gene Sharp, qui envisage le changement social et

politique surtout par les moyens de la non-coopération collective. Pour lui, le mécanisme central est celui de la coercition, qui repose sur la force du nombre organisé. Cette dernière position peut être jugée comme plus réaliste, mais elle peut aussi n'être qu'un wishful thinking², dans la mesure où la difficulté est précisément de parvenir à cette mobilisation collective non violente, surtout dans une dictature. Une partie de la littérature est consacrée à discuter ces deux approches, leurs degrés de pertinence respectifs, leurs zones de compatibilité et d'incompatibilité. À partir d'une théorie de la polarisation du conflit, A. Boserup et A. Mack les jugent inconciliables \ tandis que Johan Galtung tente de les combiner »

Jacques Semelin, « De la force des faibles : analyse des travaux sur la résistance civile et l'action non violente ». In: *Revue française de science politique*, 48e année, n°6, 1998. pp. 773-782

IV L'éducation citoyenne aux conflits symboliques³

a) La concurrence des imaginaires politiques

Le régime démocratique, en se fondant sur les dialogues et la diversité des opinions, ouvre aux imaginaires politiques une carrière indéfinie. La vivacité des débats, la nécessité de capter les électeurs, l'inventivité individuelle se conjuguent pour provoquer une multiplication des analyses, des affirmations et des rêves utopiques, fournissant à l'imaginaire politique une scène en constant renouvellement. Toutefois, on peut distinguer, en deçà de ces changements, des continuités non perçues. Ainsi, un principe organisateur, telle la division entre droite et gauche, issue de l'occupation de l'espace lors des assemblées par les députés au cours de la Révolution de 1789, s'est maintenue comme un point de repère permanent des significations politiques. De même, des traumatismes puissants, tels ceux de la Seconde Guerre mondiale, ont marqué les imaginaires, fournissant à tous des points de repère conflictuels et des pôles affectifs opposés.

Ces imaginaires politiques ne sont pas seulement le propre des différents partis qui, dans les polémiques électorales, ne manquent pas d'affirmer et de renouveler leur imaginaire. Ils répondent aussi aux représentations collectives des différents groupes et catégories sociales qui composent l'électorat. Ainsi, face à des électeurs fortement influencés par les appartenances ethniques, l'imaginaire politique doit composer avec les représentations propres à chaque communauté, soit pour les assumer partiellement, soit, et le plus souvent, pour en ménager les croyances et les préjugés. Les imaginaires politiques constituent donc, inévitablement, un enjeu permanent de conflits symboliques. Les leaders politiques sont soucieux de représenter ou de ménager les rêves et les projets de leurs électeurs, mais ils doivent aussi rassembler des arguments tendant à invalider les imaginaires adverses, en souligner les incohérences, leur utopisme ou, éventuellement, les dangers qu'ils feraient courir à la majorité de la population. Ces constructions et déconstructions des

² wishful thinking vœux pieux

³ Selon Arendt l'imagination est la faculté politique par excellence : la politique commence à partir du moment où je suis capable de me mettre à la place des autres, mon voisin l'étranger l'adversaire comprendre, c'est élargir son imaginaire....La capacité de changer son angle de vision, nous la recevons de l'imaginaire Revue de théologie et de philosophie, « Paul Ricoeur, perspectives romandes », Vol. 138,

représentations collectives accompagnent continûment les concurrences dans l'espace du politique. Pierre Ansart *l'imaginaire social* Encyclopædia Universalis 2007,

b) la régulation par l'affirmation des convictions raisonnables

Si vous voulez avoir l'oreille du public et si vous avez foi en la démocratie, ne vous prétendez pas à même de décider pour les gens. Si vous prenez vos responsabilités au sérieux, faites, au contraire, le nécessaire pour obliger vos concitoyens à décider par eux-mêmes et à se mettre à la place de l'homme d'État responsable. Cela ne veut pas dire que vous n'ayez pas le droit de leur communiquer ce que vous croyez être la vérité ou de leur donner votre avis. C'est le contraire qui est requis : vous devez leur faire part de tout ce que vous croyez important quant à la question débattue, même leur donner les raisons pour lesquelles vous pensez que la question en jeu est vraiment un problème politique, une « affaire d'État » et non un problème propre seulement à tel ou tel groupe. Il est fort possible que vous soyez mal compris, interprété de travers, pris pour un « propagandiste ». Vous aurez à maintenir ferme la conviction qu'à long terme vos concitoyens, et vous avec eux, apprendront, en dépit de toutes sortes de méfiance et de toutes les lourdes responsabilités à l'origine de cette méfiance, à apprécier raisonnablement les arguments raisonnables en faveur d'une proposition donnée - qu'ils apprendront à se demander, non pourquoi vous parlez comme vous le faites, mais si ce que vous dites est vrai, cohérent, sensé, sain. Si vous ne croyez pas en cette possibilité, ne vous dites pas démocrate : il serait plus démocratique de votre part d'exposer les raisons pour lesquelles vous ne croyez pas à la démocratie (en ce sens, le totalitaire authentique peut se prétendre démocrate). En prenant ouvertement position, vous reconnaissez en votre prochain, le citoyen, un être raisonnable, apte à comprendre votre thèse et vos arguments. Cette considération nous mène à une seconde maxime. Nous avons besoin, non de moins, mais de plus d'esprit partisan.

E Weil, *essais et conférence*, p 362

V Le défoulement onirique comme facteur d'apaisement chez les jeunes⁴

Prolongés récemment par de nombreux films ou séries télévisées sur le même thème, les romans de cape et d'épée du XIXe siècle ont eu un rôle extrêmement apaisant en domaine. Ils ont lentement contribué à vacciner les jeunes lecteurs contre la tentation de la violence réelle en leur offrant des défoulements oniriques. Car les exploits de d'Artagnan, Lagardère ou Pardaillan sont strictement hors de portée du commun des mortels, faute de science de l'escrime et plus encore d'épée. Son substitut de bois ou de plastique ne risque guère de produire des blessures graves, tout en rassurant le garçon qui l'exhibe sur sa virilité et en lui permettant de réclamer sa place dans le monde. Le génie des auteurs a été de fondre des traditions violentes diverses pour les faire participer toutes ensemble à l'apaisement des passions juvéniles. Les héros de papier ou de cinéma sont toujours cadets, de pauvres et simples gentilshommes de province qui transforment avec panache et générosité le froid art de tuer des duellistes en mission de défense de la veuve, de l'orphelin et du persécuté. Ils

⁴ Le risque d'une confusion de l'imaginaire et du réel est déjà dénoncé par Tertullien (fin du II^e siècle) : le spectacle du théâtre où le souffrant est un acteur et le spectacle du cirque où le souffrant est un condamné sont souvent confondus en tant qu'ils sont dégradants sans que le caractère réel ou fictionnel de l'action contemplée ne semble très pertinent C'est un bien de punir les coupables . Il ne faut pas pour autant que les innocents se complaisent au supplice d'autrui.

n'oublie pas le bien collectif, en maniant des poncifs sans cesse répétés qui devraient rendre le maître de l'État sensible aux épouvantables manigances de ses mauvais ministres. Ainsi se trouve réaffirmée la vieille coutume : qui fondait la royauté, dont les révoltés paysans se faisaient l'écho jusqu'au dernier supplice : Vive le roi sans la gabelle ! Le chef est bon ! Tout ce qui va mal ne peut être que de la faute de ceux qui l'entourent.

La République a fait le meilleur usage, jusqu'à présent de ce précieux héritage. De plus, Cyrano ou les Trois Mousquetaires incarnent obscurément les droits juvéniles imprescriptibles à l'excès, à la joie, à des combats entre pairs nécessaires pour resserrer les liens du groupe. Il faut bien que jeunesse se passe ! À l'exemple du prince qui gracie, les adultes sont appelés à l'indulgence pour ceux qui attendent impatiemment leur tour de partager le gâteau social, même s'ils se laissent aller à quelque violence par défoulement, ennui ou agressivité. Dans notre imaginaire profond, d'Artagnan et ses amis composent précisément l'archétype de la bande adolescente batailleuse, aux membres capables de tuer mais tellement sympathiques. À l'origine, c'est d'ailleurs un défi qui conduit d'Artagnan et Athos à un duel dont Porthos et Aramis sont les seconds. Deux contre deux, comme dans la rencontre qui valut la peine capitale à Bouteville⁵, mais aussi comme les jeunes paysans qui s'affrontent un jour de fête sous l'œil de tous, ils finissent par tomber dans les bras les uns des autres. L'âge mûr venu, vingt ans après, l'indéfectible amitié est toujours au rendez-vous, métaphore de ce que doit être un conflit entre jeunes : ludique, brutal mais loyal, producteur de lien et de bien commun. Le souverain ne pensait pas différemment lorsqu'il graciait de très nombreux garçons célibataires devenus des assassins du dimanche, pour leur permettre de reprendre sans difficulté leur place dans la communauté.

Au fond, les histoires romancées de cape et d'épée produites au XIXe siècle mélangent les héritages roturiers et aristocratiques pour enseigner comment on devient un jeune mâle à la française. Au moment précis où la nation se lance dans la grande aventure coloniale, elles associent les anciens rituels de virilité nécessaires à chacun pour marquer sa place aux mécanismes plus spécifiques qui ont transformé les nobles du XVIIe siècle en machines de guerre et de conquête. Plus tard, lors de la décolonisation, ces héros de plume peinent à offrir aux générations du doute un idéal qui passe lentement de mode. La paix qui règne depuis 1945 et la construction en cours de l'Europe dévalorisent le symbole de l'épée conquérante au profit de l'expansion sereine des idées universelles généreuses. Les films sur ce thème perdent de l'intérêt ou sont produits dans un esprit très différent à Hollywood. Si bien que semble se clore sous nos yeux un chapitre impérial ouvert dans le feu et le sang au début du XVIe siècle, lorsque l'agressivité commença à être détournée du cœur des communautés de base et des royaumes de jeunesse pour se trouver réorientée vers les ennemis extérieurs. P284

La question de la sublimation des pulsions juvéniles de combativité se pose aujourd'hui surtout chez les faiblement scolarisés

L'absence de grande menace de destruction sert de toile de fond à un retour du refoulé dans les secteurs les plus défavorisés des sociétés du Vieux Continent. La loi de la vengeance et le culte de la virilité n'avaient pas complètement disparu. Ils retrouvent un terrain d'expérience plus large à mesure que s'intensifie une agressivité de plus en plus tournée vers l'intérieur de la collectivité, faute de pouvoir se développer contre un danger extérieur pressant. Le mécanisme fait perdre au sport une partie de l'efficacité cathartique qui le caractérisait depuis le XIXe siècle. La montée sauvage d'affrontements de supporters en furie exprime une féroce exaltation de leur masculinité ainsi que la recherche d'une revanche sur les autorités et les codes qui les obligent à l'arborer ordinairement avec une politesse retenue p470

Robert Muchembled, *une histoire de la violence* p 284

⁵ François de Montmorency-Bouteville, né en 1600 et décapité à Paris le 22 juin 1627, est un aristocrate français du XVII^e